

## Nouvelles de l'autre royaume

Yvon Rivard

Number 79, Winter 2020

Pierre Vadeboncoeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Rivard, Y. (2020). Nouvelles de l'autre royaume. *L'Inconvénient*, (79), 32–35.

# Nouvelles de l'autre royaume

ESSAI | Yvon Rivard

Cher Pierre,

J'imagine que dans ton royaume on ne célèbre pas les anniversaires, de naissance ou de mort, non par manque de temps ou de mémoire, mais au contraire par une mémoire plus grande qui embrasse aussi bien le passé que l'avenir dont se nourrit l'éternité, et qui en brouille en quelque sorte les frontières, de la même manière qu'un jour, séparé physiquement de l'être aimé, tu avais découvert que l'amour se joue de la frontière entre l'absence et la présence. Dans une lettre adressée à la femme que tu aimes, et que tu nous pardonneras de retenir encore de ce côté-ci, tu écrivais : « Vous aviez cessé d'exister pour être enfin<sup>1</sup>. »

Depuis que tu es passé dans « l'infinité de ce qui est<sup>2</sup> », que tu es devenu tout entier un « fragment d'éternité », que tu as trouvé le passage vers l'être permanent qui était plus ou moins caché au fond des choses, tu ne me quittes plus. Tu me manques, bien sûr, mais il suffit que j'ouvre un de tes livres, que je rencontre quelqu'un qui s'efforce

de tendre vers le bien ou de penser toute chose dans la perspective de l'éternité (ce qui au fond est la même chose) pour te retrouver bien vivant dans cette « seconde présence » que tu cherchais dans l'art et l'amour. Toi qui te disais piéton et craignais qu'on t'érige en monument, tu es pour ainsi dire devenu une œuvre qui m'aide à lire le monde comme un *work in progress*, à donner une forme à ma vie, si modeste soit-elle, car une forme, « même inachevée, ne laisse pas d'être parfaite<sup>3</sup> », en ce qu'elle nous garde en mouvement entre le temps et l'éternité.

Non, je n'écris pas chaque matin, comme tu m'invitais à le faire, mais je pense à toi et à quelques autres qui n'ont pas attendu de mourir pour habiter les deux royaumes, leur vie ayant obéi à la loi du cœur, au paradoxe de la forme : « Partagée entre le visible et l'invisible, de la sorte elle est scindée, mais néanmoins elle est une<sup>4</sup>. » C'est pourquoi, lorsque tu es parti, je me suis permis d'écrire pour te saluer qu'il n'y a qu'un royaume<sup>5</sup>, que même lorsque le royaume visible te plongeait dans une « tristesse mé-

taphysique, spirituelle<sup>6</sup> », tu ne désertais pas ce royaume (tu m'as écrit, un jour, que le suicide était une solution de gens pressés), mais travaillais à le rattacher à l'autre royaume qui est au fond de celui-ci, au-dedans de nous. Je n'avais pas compris que *Les deux Royaumes* – qui venait après *Indépendances*, où tu reconnaissais dans le mouvement de contestation des jeunes des années 70 une sorte de nouveau *Refus global*, la nécessité de rompre et d'inventer, « la floraison de l'irraison initiale<sup>7</sup> » – ne cherchait pas tant à ressusciter le passé qu'à rétablir le mouvement entre le passé et l'avenir : « L'homme de jadis, me semble-t-il, regardait le passé et l'avenir avec un amour égal et équitabement partagé<sup>8</sup>. » Comme tout artiste pour qui la création (d'une œuvre, d'un pays, d'une civilisation) procède d'une tension entre des vérités et des valeurs contraires, tu te portais à la défense de la vérité la plus menacée. Je t'avais reproché alors de ne plus « savoir lire dans l'instant les traces de la transcendance », d'avoir sacrifié la vision à la mémoire de sorte « qu'aucun livre à venir n'incendie plus les bibliothèques pour qu'elles renaissent de leurs cendres<sup>9</sup> », etc. ; bref, je philosophais allégrement en sautant par-dessus la réalité, ce que tu me fis gentiment remarquer : « J'ai vu des choses que j'imagine qu'un enfant voit en regardant la guerre [...] Je n'ai pas rationalisé la guerre, je n'en ai pas d'abord philosophé ; je l'ai vue<sup>10</sup>. »

Pas sûr que j'aie bien retenu la leçon, que je me sois guéri de mon romantisme et de ce « parti pris creuseur » que tu avais déjà eu jadis, mais j'ai retenu l'incroyable leçon d'amitié que tu m'as donnée alors en ne me tenant nullement rigueur de cette charge dont tu avais fait les frais, et nous avons continué de nous voir, de nous écrire comme si de rien n'était. J'avais démolé ce livre dont tu m'avais dit que ce serait « un livre dont je pense, peut-être à tort, qu'il te ressemblera un peu », et cela n'a pas ébranlé notre amitié, comme si

tu m'aimais à la fois malgré et pour mon radicalisme. Le paysan Issenhuth, grand admirateur de Verlaine, dont tu te sens si proche malgré tes indéniables affinités avec « l'homme aux semelles de vent », m'avait donné un peu la même leçon en reconnaissant que « les motifs d'éloignement » entre lui et moi (il n'accordait pas autant d'importance que moi à l'écriture, n'aimait pas mes auteurs fétiches) « ne pèsent pas lourd en comparaison d'une personne<sup>11</sup> ».

J'avais commencé cette lettre, que tu lis avant même que je l'écrive, que j'écris en quelque sorte pour te relire, avec l'intention de te donner des nouvelles de notre royaume, même si j'imagine, comme l'écrit Broch, autre écrivain creuseur, encore plus allemand que moi et que je n'ai pas réussi à te faire lire, que « dans la seconde immensité » où tu habites « l'esprit de l'homme, devenu étoile, ne projette plus l'ombre du langage<sup>12</sup> ». Commençons par les nouvelles de ce cher « pays qui ne se fait pas<sup>13</sup> », que tu as aimé malgré toutes ses faiblesses « parce qu'un Québécois frelaté, c'est un produit original », écris-tu à Jean-Pierre, « comme il n'en existe pas comme eux dans le monde ». Disons que si tu revenais physiquement parmi nous, tu rajeunirais d'au moins quarante ans puisque tu retrouverais « la lourdeur du Québec politique » qui te désespérait... en février 1978, alors que le Parti québécois dirigé par Lévesque était au pouvoir, qu'on pouvait rêver d'indépendance et de justice sociale ! Eh bien, essaie d'imaginer où nous en sommes en 2020 : l'ADQ est devenue la CAQ, le petit imbécile que tu appelas Mario Duvent est devenu grand, a fondé son parti après avoir quitté le navire du PQ (lequel coulait triomphalement en troquant l'indépendance contre une charte des valeurs), a pris le pouvoir, pratique un nationalisme qui manque de verticalité et défend courageusement la laïcité comme autrefois son grand frère défendait l'Église : « Salut Maurice, *long time no see* ! Ça va<sup>14</sup> ? » Nos voisins canadiens ont fait encore

mieux : ils ont cédé à la trudeaumanie du fils qui, après leur avoir promis de les tirer des sables bitumineux et de les remettre sur la *map*, leur a acheté un beau vieux pipeline et s'est répandu en sourires et vœux pieux tout autour du monde. Maigre consolation, nous pouvons toujours nous dire que nous ne sommes plus en retard, qu'en bons consommateurs nous sommes même en avance sur le reste de la planète, que nous avons maintenant les moyens de faire notre juste part dans le processus collectif d'autodestruction, que nous disparaîtrons en même temps que le reste de l'humanité qui faute d'avoir appris à vivre ensemble s'éteindra ensemble.

Mais tout n'est pas encore joué, car même si « la petitesse du monde et du siècle me frappe chaque jour davantage », comme elle te frappait, je crois que « l'attitude de défi qu'affecte l'infiniment petit à l'égard de l'infiniment grand » et qui nous a conduits au bord de l'extinction n'est plus possible, qu'elle est de plus en plus combattue par ces forces de résistance qui descendent dans la rue non seulement pour lutter contre les changements climatiques, mais pour renverser cet ordre mondial qui divise pour mieux régner, pour défendre la vie qui anime et réunit tous les vivants, comme si à l'approche de la mort l'humanité retrouvait l'enfant dont tu écrivais dans *Un amour libre*, livre dans lequel nous nous sommes d'abord rencontrés, qu'il nous « rappelle au désordre<sup>15</sup> », au désordre de la vie, disait Piaget. Je crois que l'éveil de la conscience écologique, que la valeur, l'attention accordée à la nature est la redécouverte de la transcendance congédiée par des siècles de lumières positivistes, rationalistes, que ce mouvement d'élévation au-dessus des intérêts des uns et des autres permet de voir que nul ne pourra se sauver seul. « Il n'y a qu'un royaume » veut dire que celui-ci d'où je t'écris n'est possible que s'il s'enracine dans celui que tu recherchais vivant, dans lequel tu puisais la joie qui te portait au-delà du désespoir, et dans lequel maintenant tu ne peux plus mourir. Telle a été ta tâche,

de croire à la réalité de cet autre royaume, invisible, dont le nôtre, bien visible, ne serait qu'une image. La différence entre nous deux, c'est que je suis un peu moins platonicien que toi, que je crois qu'il n'y a qu'un royaume et que la conscience de l'autre, l'amour de l'autre, est le chemin qui les relie, l'autre étant d'abord et avant tout cette moitié féminine de l'humanité qui a entrepris de nous libérer en se libérant.

Il y a donc de bonnes raisons de ne pas désespérer, mon cher Pierre, car il y a des relèves, des îlots de résistance, comme il y en a toujours eu, et elles se manifestent partout et de diverses façons, dans les écoles, les fermes, les réseaux communautaires, et même au parlement où des jeunes, surtout des femmes, font entendre une parole souvent maladroite, mais libre et solidaire. Et puis toi qui as toujours soutenu les revues (*Cité libre*, *Parti pris*, *Liberté*, *Maintenant*, *L'Action nationale*, *Le Couac*, etc.), tu n'aurais plus de temps pour lire toutes celles – comme celle-ci que tu aimais bien et qui te rend hommage – dont le seul défaut est d'être presque des livres, tant la pensée qui s'y exprime s'efforce chaque fois d'aller au fond de questions importantes et complexes, et qui répondent au vœu que tu exprimais à Jean-Pierre en proposant à *Liberté* des thèmes qui n'étaient pas que littéraires : « C'est bien un numéro sur la littérature hongroise, mais un numéro sur Dieu (ou le diable), ce n'était pas mal non plus. Enfin il y a des thèmes : l'amour, la richesse, la pauvreté, le déclin de l'empire américain, la peur, la tristesse mondiale, etc., etc. ! Les lettres laissées à elles-mêmes finissent par de la confiture. Et puis il y a un autre thème : le scepticisme distingué, le scepticisme paysan !... Enfin ne peut-on remettre en cause son propre système de vie ? » Nous sommes plusieurs à avoir aimé que tu rappelles ainsi la littérature à sa tâche première qui est de dire ce que vivent tous les êtres qui n'écrivent pas, et ce qui arrive à l'écrivain quand il cesse d'écrire, quand les mots ne le protègent plus du monde et de l'être.

Dernières nouvelles de ta fortune littéraire dont tu ne te souciais guère : depuis dix ans, Jonathan Livernois<sup>16</sup> et Réjean Beaudoin<sup>17</sup> ont publié de remarquables essais sur ton œuvre, tu deviens une référence pour beaucoup de jeunes essayistes, ton ami Antoine Del Busso a publié tes croquis<sup>18</sup> et on découvre ton œuvre inédite, invisible : des centaines de pages écrites au fil des ans à des dizaines de correspondants (Paul-Émile Roy, André Major, Hélène Pelletier-Baillargeon, Jean-Marc Piotte... et ce n'est qu'un début, grâce aux bons soins de l'infatigable Marie) qui révèlent à qui ne le savait pas que l'amitié aura été au cœur de ta vie et de ton œuvre.

Des vingt-cinq ans qui nous séparaient, il n'en reste plus que quinze, bientôt j'aurai ton âge, mais au fond n'avons-nous pas toujours eu le même âge ?

Toute mon amitié et ma reconnaissance,

Yvon

Dernière heure : le Bloc vient de ressusciter de ses cendres. Faut-il s'en réjouir ? Oui et non, car cela signifie, comme tu l'écrivais dans le dernier texte publié de ton vivant, que « le souverainisme maintient le Québec en éveil », mais aussi que « nous voyons à nu notre avenir dans ce parti qui n'en a pas<sup>19</sup> ». ■

Yvon Rivard a enseigné la littérature durant plus de trente ans à l'université McGill. Essayiste et romancier, il a publié une douzaine d'ouvrages, dont ces titres récents parus aux éditions Leméac : *Le chemin de l'école* (2019), *Le dernier chalet* (2018) et *Exercices d'amitié* (2015).

1. Pierre Vadeboncoeur, *L'absence*, Boréal Express, 1985, p. 71.
2. Pierre Vadeboncoeur, *Fragments d'éternité*, Bellarmin, 2011, p. 126.
3. *Ibid.*, p. 36.
4. *Ibid.*, p. 35.
5. Yvon Rivard, « Il n'y a qu'un royaume », *Le Devoir*, février 2010.
6. Pierre Vadeboncoeur, *Les deux Royaumes*, L'Hexagone, 1978, p. 13.
7. Pierre Vadeboncoeur, *Indépendances*, L'Hexagone/Parti pris, 1972, p. 157.
8. Pierre Vadeboncoeur, *Les deux Royaumes*, p. 185.
9. Yvon Rivard, « La mort des dieux analogiques », *Liberté*, novembre-décembre 1979, p. 50.
10. Pierre Vadeboncoeur, « Postface », *Liberté*, novembre-décembre 1979, p. 58-59.
11. Jean-Pierre Issenhuth, *Chemins de sable*, Fides, 2010, p. 64.
12. Hermann Broch, *La mort de Virgile*, Gallimard, 1955, p. 421.
13. Pierre Vadeboncoeur et Hélène Pelletier-Baillargeon, *Le pays qui ne se fait pas*, Boréal, 2018.
14. Pierre Vadeboncoeur, *Les grands imbéciles*, Lux, 2008, p. 194.
15. Pierre Vadeboncoeur, *Un amour libre*, Bibliothèque québécoise, 2008 [HMH, 1970], p. 20.
16. Jonathan Livernois, *Un moderne à rebours*, PUL, 2012.
17. Réjean Beaudoin, *D'un royaume à l'autre*, Leméac, 2012.
18. Pierre Vadeboncoeur, *Petite comédie humaine*, Del Busso, 2011.
19. Pierre Vadeboncoeur, « Refus et résistance », *L'Action nationale*, 26 janvier 2010.